Le cahier

J'ai été extirpé du placard où je reposais depuis des années. Je suis né en 1962 dans une école primaire de Nevers, La Rotonde. On m'a remis à un élève de CM2, un petit brun plutôt appliqué et il a su prendre soin de moi. J'appartenais à la noblesse des documents scolaires puisque j'étais un Cahier de Compositions ! On me laissait voir la lumière du jour à certaines périodes de l'année où l'élève devait savoir restituer les connaissances acquises. J'ai la chance de receler cartes, schémas de sciences, frises décoratives, exercices et problèmes d'arithmétique, dictées et expressions écrites qui permettent de se faire une idée positive de l'enfant que j'accompagnais.

Je quittais l'école pour être présenté à la famille et le père de l'élève signait la dernière page de la période. Si l'on prend en compte ma tenue et la nature des écrits, j'imagine ne jamais avoir été la cause de cris, de disputes ou de punitions.

J'avais donc une existence privilégiée comparée à celle de mes vassaux, le cahier du jour et le cahier de brouillon qui rentraient tous les soirs à la maison, se retrouvaient étalés sur la table de la cuisine, exposés aux taches ou autres outrages dans des familles plus ou moins soigneuses. Ils servaient tous les jours et souffraient plus que moi des ratures que l'on gommait fiévreusement au risque de déchirer leurs pages. On me transportait avec tous les égards dus à mon rang et je ne redoutais pas de me retrouver chiffonné au fond du cartable.

Regardez-moi, je ne paie pourtant pas de mine : je suis un cahier petit format assez banal, ma couverture est en papier de couleur jaune protégée par une feuille de kraft très simple de couleur bleu ardoise, pas un resplendissant bleu ciel, ni un majestueux bleu roi, non... Un bleu triste et déprimant qui devait chavirer le cœur des enfants et qui remplit maintenant de nostalgie celui qui écrit mon histoire. Il paraît que les cahiers d'aujourd'hui possèdent des couvertures en plastique dont les couleurs claquent aux yeux !

L'identité de mon propriétaire est inscrite sur une austère étiquette que l'on collait en humectant le verso. Le nom écrit dans le cadre bleu possède une majuscule mais pas le prénom... Était-ce pour inculquer la modestie aux écoliers ? Le nom des ancêtres mis en valeur...

Ouvrez-moi et la rigueur d'une époque révolue devient une évidence, les écritures du maître et de l'écolier ont la même régularité, la même application.

Et je commence dans la superbe tradition scolaire : un devoir de français sur l'automne puisque nous étions le 20 octobre 1962. Explication de texte, dictée et rédaction. Les consignes sont recopiées, l'époque n'était pas aux photocopies et tout devait être rédigé sans erreur. « Le temps est maussade et brumeux, le poirier se dépouille de ses dernières feuilles, des poires ridées ou pourries jonchent le sol... » Tel est le vocabulaire d'un garçon de dix ans, il y a une soixantaine d'années. Aujourd'hui cela donnerait sans doute : « Il fé pas bô, les feuilles mortes et les poires pourrites salissent nos naïkes toutes neuves, vivement l'été ! »

Mais je m'égare, vieux cahier réac que je suis !

Une frise de sangliers gambadant sous un arbre effectivement dénudé clôt la partie français. Après un intermède de « leçon de choses », ce sera une série de trois têtes de cerfs manifestement présentés comme ornement sortant de la boutique du taxidermiste. La mode n'était pas encore au végan, la chasse n'était pas devenue la « régulation des espèces animales » et un trophée n'en faisait pas trop. La troisième frise est d'ailleurs

sans équivoque puisque trois chasseurs bottés et chapeautés avancent en file indienne et le dernier abat un lapin qui avait pourtant bien levé les pattes en signe de reddition. Que les enfants sont charmants de naturel...

L'écriture est régulière, fine, sans tache ni « pâté », encre violette et porte-plume qui disparaîtront en septembre 1968, c'est le graphisme d'un enfant prêt à passer au collège, dans le secondaire. Les mots sont soulignés en rouge ou en bleu avec le crayon bicolore taillé des deux côtés, les corrections sont recopiées au crayon à papier. L'ensemble est égayé par les crayons de couleurs pour les frises, schémas et cartes.

J'inspire un sentiment de sérénité et de régularité à celui qui tourne mes pages et s'émerveille de la propreté de l'ouvrage. On imagine le visage calme et concentré de l'élève qui se penchait sur moi au fil des saisons et rendait un travail impeccable, je me confrontais ensuite à l'attention soutenue du maître qui épluchait impitoyablement mes écrits et pointait en rouge les erreurs à corriger.

Que sont devenus mes « camarades » ? Est-ce parce que l'enfant était pratiquement voisin de son instituteur que je suis resté dans ses archives ? Ou parce que la maman de l'élève avait gardé le fils du maître d'école ? Peut-être étais-je le mieux tenu me dis-je parfois au mépris de toute modestie. Toujours est-il que je suis resté dans le bureau du maître et que j'ai atterri beaucoup plus tard dans une autre école, celle de son fils entré lui aussi dans l'enseignement. J'ai souvent été présenté aux écoliers comme une relique, un document témoin de ce qu'était l'instruction créée sous la troisième république. Elle n'était pas parfaite, mais elle a eu le mérite de permettre à de nombreux petits français d'accéder à une vie meilleure. Ceux qui n'avaient pas eu la chance de changer de classe sociale avaient au moins conservé le culte du travail bien fait, et si l'écriture avait gâché leur jeunesse, le soin qui leur était imposé fut reporté sur l'ouvrage demandé dans leur vie professionnelle.

Et maintenant, je vais partir retrouver cet enfant qui a pris soin de moi en cette année scolaire 1962-63. L'élève mythique dont parlait souvent le maître est devenu lui aussi instituteur dans le Sud-Ouest de la France. Il se consacre désormais aux collections de timbres, de billets de banque et au partage de connaissances sur les sujets qui le passionnent.

Je m'en irai donc confiant, je serai sans doute accueilli avec émotion et je reposerai peut être dans une bibliothèque avant d'être accueilli par sa descendance.

Je suis un modeste témoin du passé et je porte les valeurs oubliées d'une époque où les préceptes de l'ancien temps cédaient progressivement le pas à plus de légèreté et d'insouciance.